

Jean 12, 20-36

18 février 2024

Prilly

Dans notre passage d'évangile de ce jour, tout commence avec des Grecs venus à Jérusalem pour la fête de la Pâque. Et ces Grecs sont déterminés à voir Jésus.

Or à la fin de ce même passage d'évangile, tout se termine avec Jésus qui se retire et se cache. Qui se dérobe à la vue. Sa parole publique prend fin. Désormais, il s'adressera encore à ses amis, mais dans l'intimité de leur relation, de maître à disciple. A la parole martelée succèdera une parole chuchotée. Il leur lavera même les pieds, en un signe d'humilité profonde et d'extrême exigence.

Et puis ce sera vraiment la fin : l'arrestation, la crucifixion et la mort.

Ainsi, entre ces Grecs, amis du judaïsme, venus pour voir un maître étonnant et un Jésus qui, finalement, refuse de se faire voir, il y a ce dernier discours, ces dernières paroles en public : chacune porte en elle de quoi méditer pour toute une vie ! Attardons-nous sur quelques-unes d'entre elles.

D'abord, l'aspect chronologique : Jésus répète en effet plusieurs fois que « l'heure est venue ».

Dans ce quatrième évangile décidément pas comme les autres, Jésus avait déjà parlé de l'heure. Mais c'était pour dire qu'elle n'était pas encore venue. Ou qu'elle allait venir.

Là, ça y est ! On y est, au moment choisi pour que quelque chose se passe.

On y est, au dénouement, à l'accomplissement. Car, dit encore Jésus : « c'est pour cette heure-là que je suis venu » ! C'est pour cet instant unique dans le déroulement du temps que je suis venu.

Dans le déroulement du temps de la création, nous voilà maintenant à un moment particulier, nous voilà dans l'instant du Divin.

Jésus développe alors sa parole sur le temps, sur l'heure, sur le maintenant, en employant une expression que nous avons, nous, du mal à comprendre aujourd'hui lorsqu'il dit :

« C'est précisément pour cette heure que je suis venu pour *être glorifié* ».

C'est une expression qui va d'ailleurs revenir dans tout notre passage.

Même Dieu va s'y mettre car, à un moment donné, on entendra sa voix se faire entendre pour affirmer cette glorification de Jésus : « je l'ai glorifié et je le glorifierai encore ».

Expression un peu étrange tant cette notion de "gloire" ou de "glorification" ne fait plus beaucoup sens pour nous, aujourd'hui.

Dans la Bible hébraïque, la gloire, c'est d'abord la lourdeur. C'est ce qui donne à quelqu'un de la lourdeur, autrement dit de l'importance. De la présence.

Pour Dieu, c'est la même chose : sa gloire, c'est ce qui lui donne sa présence, sa manifestation. C'est ce qui donne à l'existence sa lumière, sa clarté.

Alors Jésus glorifié ou en passe de l'être, c'est donc la figure du messie qui va manifester la présence, la lumière du Divin.

Jusque-là, dans ce quatrième évangile, Jésus a pu manifester cette présence par des signes.

Ces signes (qui ne sont pas des miracles – mais ça, je vous l'ai déjà souvent dit !) sont très particuliers dans l'évangile de Jean. Rappelez-vous, tout a commencé avec le signe de l'eau changée en vin à Cana. Et tout s'est terminé avec le signe de Lazare qui sort du tombeau.

Tous ces signes ont permis à Jésus de manifester la présence de Dieu : des signes qui vont du partage du pain et du vin au relèvement de son ami de toujours.

Mais avec l'éveil de Lazare, au chapitre qui précède juste celui d'aujourd'hui, les signes s'achèvent.

Maintenant l'heure est venue d'être glorifié de façon plus radicale.

Car, là encore, à la différence des trois premiers évangiles, dans celui de Jean, la glorification du fils, ce qui va lui permettre de manifester la présence du Divin, après les signes, après les dernières paroles en public et les derniers discours en privé, ce n'est rien d'autre que la croix.

Vraiment, l'évangile de cette entrée dans le Carême est étonnant, lui qui nous présente l'aboutissement du fils, sa mort sur la croix, comme la manifestation suprême de la présence du Divin.

Car habituellement, la croix, cela évoque les souffrances, la passion, l'abaissement du messie.

Or ici, la croix, c'est aussi la gloire, la pesanteur, la lumière, la victoire de la vie sur la mort.

Bien sûr, Jésus, pas plus que quiconque, n'a envie de mourir. L'émotion affleure, au-delà des mots, lorsqu'il évoque le trouble de son âme.

Émotion encore, dans cette envie d'en appeler au Père pour qu'il lui évite l'épreuve ultime.

Comme une sorte d'écho au récit des autres évangiles qui montrent un Jésus priant à Gethsémani, angoissé à l'idée d'y aller, à cette mort qui approche inéluctablement.

Mais le Jésus de l'évangile de Jean se rappelle constamment que, s'il est proche de la croix, ce qu'il appelle son "élévation", c'est pour « attirer tous les humains » à lui.

Pas seulement, les Juifs. Pas seulement les Grecs. Tous les humains qui s'autorisent à entrer dans cette autre dimension : la dimension de la lumière au lieu des ténèbres, la dimension de la croix comme élévation et non comme abaissement, la dimension d'un Père qui offre à ses enfants de porter la lumière à leur tour.

Et pour que cette dernière prise de parole publique soit bien claire et audible (pas juste un bruit de tonnerre ou le bruissement d'un ange), Jésus ajoute encore cette parole sur le grain de blé : « Si le grain de blé tombé en terre ne meurt, il reste seul ; si au contraire, il meurt, il porte beaucoup de fruit. ».

Alors que nous sommes aux portes de la Passion, Jésus ne se contente pas ici de rappeler une loi fondamentale. Il va bientôt la vivre le plus intensément possible. Et nous donnera ainsi à voir la fécondité d'une vie donnée.

Alors sa voix résonne encore, par-delà le temps, nous incitant à le suivre dans cet amour offert au centuple : si vous ne risquez pas votre vie en aimant intensément, vous risquez fort de vous scléroser, de vous racornir et de mourir avant même d'être mort.

Dans chacune de nos existences, pour lui donner du poids, un grain de blé – autrement dit une étincelle du Divin – ne demande qu'à descendre au plus profond de nous-mêmes.

A nous revient de laisser mûrir cette graine de l'éveil, de la laisser grandir en nous sans même en avoir conscience.

Puis, au printemps, à l'heure de sa manifestation, il nous suffira de laisser monter en nous le sourire d'une joie jusque-là inconnue. Une joie qui n'a plus rien à craindre de la mort.

C'est la même idée qui revient dans la suite lorsque Jésus dira : « Qui s'attache à sa vie la perdra, et qui ne s'attache pas à sa vie en ce monde la gardera pour la vie éternelle. »

Autrement dit, ne vous attachez pas à ce qui vous empêche d'accéder au monde spirituel. Ne vous fermez pas à la graine qui germe en vous. C'est elle qui vous portera dans une autre dimension, la dimension spirituelle de votre être. C'est elle qui vous fera naître à une nouvelle conscience.

C'est cette étincelle du Divin qui vous permettra d'entrer dans le monde où la mort n'est pas, où le temps n'existe plus.

Un monde où se produira l'Éveil de votre être. Où vous deviendrez des êtres de lumière.

L'heure est venue. C'est maintenant.

Amen.

Isabelle Graesslé

Source : Jean-Yves Leloup, *L'évangile de Jean*, Paris, Albin Michel, 1989.